

—Il y a deux ans que vous demeurez rue Vaugelas, quels sont vos moyens d'existence ?

—Oh ! j'ai une vie des plus simples, des plus modestes, monsieur le commissaire ; je suis très économe et je m'arrange de manière à ce que mes petites rentes me suffisent.

—Ainsi, vous êtes rentière ? Soit, nous saurons plus tard si vous dites la vérité. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas pour y vivre tranquillement et honnêtement de vos petites rentes, que vous avez loué la maison de la rue Vaugelas, où vous demeurez actuellement.

—Monsieur le commissaire, je vous jure...

—Ne jurez rien, l'interrompit-il sévèrement ; j'ai sur votre personne de nombreux renseignements, qui m'ont suffisamment édifié sur votre conduite. Il y a déjà six mois que votre maison et vous-même vous êtes surveillées.

La Paumelle ne put s'empêcher de tressaillir, et elle eut une légère contraction des traits du visage.

—Vous aimez la société, continua le magistrat ; vous recevez souvent nombreuse et joyeuse compagnie. On a le droit de supposer que vous donnez des fêtes et qu'on s'assied chez vous à des festins. Nous sommes déjà loin de cette économie qui vous permet de vivre de vos petites rentes, et de votre vie simple et modeste. Les perquisitions faites hier soir à votre domicile ont fait découvrir plusieurs tables de jeu et un nombre considérable de cartes à jouer, ce qui indique que votre maison se transforme volontiers en une sorte de tripot, dont vous êtes la directrice.

Après un moment de silence, il reprit :

—Une enquête sérieuse et complète nous apprendra ce que vous avez été et ce que vous êtes réellement. Pour le moment, je n'ai à m'occuper que des faits qui ont motivé votre arrestation. Hier soir, vous avez reçu chez vous deux jeunes filles, vous leur avez offert à dîner.

—Oui, monsieur.

—Dans quel but ces jeunes filles sont-elles venues chez vous ?

—Pour dîner, monsieur le commissaire, et passer la soirée avec moi.

—Est-ce que vous les connaissez ?

—Certainement ; ce sont des ouvrières, et je les connais depuis longtemps.

Georgette, qui tenait sa tête baissée, la releva. —Monsieur le commissaire, dit-elle, cette femme ne dit pas la vérité ; je ne la connais pas et elle m'a vue hier pour la première fois.

—Voilà une audace qui me confond ! s'écria la Paumelle. Monsieur le commissaire, cette demoiselle est venue cinq ou six fois chez moi.

—Oh ! fit Georgette stupéfiée.

—Je vous interrogerai à votre tour, lui dit le magistrat, alors vous répondrez ; jusque-là, veuillez garder le silence.

—Je ne sais pas, vraiment, pourquoi elle prétend ne pas me connaître, dit la Paumelle.

—Nous l'apprendrons tout à l'heure, répliqua le commissaire. Persistez-vous à dire que vous aviez invité les jeunes filles à venir dîner et passer la soirée avec vous ?

—Oui, monsieur.

—Pourquoi lorsque les agents se sont présentés, l'une d'elles était-elle endormie ?

—Elle a bu un peu trop, elle s'est grisée.

—Vous dites cela ? Eh bien, moi, je vous réponds que vous l'avez endormie en lui faisant boire un narcotique.

La Paumelle eut un geste de dénégation énergique.

—Oui, reprit le magistrat, vous lui avez fait prendre un narcotique, que contenait cette petite fiole, qu'un agent a retirée hier soir de votre poche.

Et il montrait à la Paumelle la fiole que jusque-là, il avait tenue cachée sous des papiers.

Celle-ci blêmit et perdit subitement la moitié de son assurance.

—Vous devez voir qu'il est inutile de mentir, poursuivit le commissaire d'un ton sévère ; c'est un piège qui était tendu à cette jeune fille ; elle est tombée dans un guet-apens.

—Cela n'est pas, monsieur, c'est une pure invention !

—Vous avez l'audace de nier ?

—Je nie, je jure que cela est faux !

—C'est un parti pris, murmura le magistrat ; heureusement, nous savons à quoi nous en tenir.

Il tourna le dos à la dame Paumelle et s'adressant à la grêlée :

—Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

Victoire n'avait pas oublié la recommandation de sa maîtresse ; elle écarquilla les yeux, ouvrit la bouche, laissant pendre sa lèvre inférieure, et se donna la figure la plus grotesque qu'on pût voir. Comme elle ne répondait pas, le commissaire renouvela sa question.

—Hé, je ne sais pas, fit-elle d'un air bête.

—Ah ! vous ne savez pas votre nom ? C'est plus que bizarre. Quel âge avez-vous ?

—Je ne sais pas.

—Où êtes-vous née ?

—Je ne sais pas.

—Depuis combien de temps êtes-vous à Paris ?

—Je ne sais pas.

—Vous êtes domestique chez madame Paumelle ?

—Je ne sais pas.

—Ah ! vous ne savez même pas ce que vous êtes, fit le commissaire, les sourcils froncés. Eh bien ! dites-moi ce qui s'est passé hier soir chez madame Paumelle.

—Je ne sais pas.

—Vous étiez là, cependant ; vous avez entendu quelque chose.

—Je ne sais pas.

—C'est bien, dit froidement le magistrat, je suis satisfait. Votre maîtresse vous a fait la leçon ; votre réponse unique entre probablement dans son système de défense. Mais nous ne tarderons pas à savoir si vous êtes aussi stupide que vous voulez nous le faire croire.

C'était le tour de Georgette d'être interrogée.

Comme aux autres, le commissaire de police commença par lui demander son nom.

—Je m'appelle Georgette, répondit-elle.

—Vous vous appelez Georgette ? fit le magistrat avec surprise.

—Oui, monsieur.

Le commissaire se mit à remuer des papiers épars sur son bureau et en trouva un qu'il parcourut rapidement des yeux.

—J'étais sûr d'avance de ne pas me tromper, murmura-t-il.

Puis, s'adressant de nouveau à Georgette :

—Vous ne vous appelez pas Georgette, lui dit-il brusquement, vous vous nommez Albertine.

—Oui, monsieur le commissaire, déclara la Paumelle, elle se nomme Albertine.

Le magistrat lui lança un regard terrible en disant :

—Je vous ordonne de vous taire.

—Monsieur le commissaire, reprit Georgette d'une voix tremblante, cette femme vous trompe, je ne sais pourquoi. Je ne suis pas Albertine, monsieur le commissaire, je suis Georgette !

Le magistrat réfléchit un instant. Puis secouant la tête :

—Ah ça ! dit-il avec un commencement d'impatience, est-ce que vous avez reçu aussi, dans un but quelconque, que je ne saisis pas bien, un mot d'ordre de la dame Paumelle ? Vous êtes jeune, et je crois devoir vous prévenir, dans votre intérêt, qu'il est fort dangereux de chercher à égarer la justice. Vous êtes suffisamment coupable déjà, sans que vous aggraviez encore votre situation en ne me disant pas toute la vérité.

—Mais, monsieur, pourquoi mentirais-je ? répliqua la jeune fille. On m'a arrêtée, j'ai passé la nuit dans un cachot et maintenant je suis devant vous sans que je sache encore pourquoi. Vous croyez que je mens en vous disant que je m'appelle Georgette ; je ne sais plus que dire. J'ai la tête troublée, je n'ai plus une pensée ; à chaque instant il me semble que je vais me trouver mal.

—Vous persistez donc à vous donner le nom de Georgette ?

—Mais c'est le mien, monsieur, c'est le mien !

—Jeune fille, vous vous nommez Albertine, répliqua le commissaire d'une voix courroucée.

Georgette voulut protester encore ; mais un sanglot qu'elle ne put retenir lui coupa la voix et elle se mit à fondre en larmes.

Le magistrat poursuivit :

—Vous avez pour amie cette Georgette, dont vous prenez le nom en ce moment. Quand je dis que vous êtes son amie, je me trompe, car vous n'avez pour elle qu'une fausse amitié. Vous avez joué près d'elle le rôle d'une amie sincère afin de

capoter sa confiance pour l'attirer plus facilement dans le piège de la nuit dernière. Vous en avez fait l'objet d'un marché infâme et elle a failli être votre victime.

—Vous êtes ouvrière ? C'est possible. Mais vous ne travaillez pas. Une ouvrière laborieuse, et celle-là est toujours honnête, ne songe pas à se faire donner des bijoux, en livrant une amie ; elle n'a pas le temps de conspirer, avec un M. Hector quelconque, contre la vertu de ses camarades.

—Oui, si vous avez été une ouvrière, vous ne l'êtes plus. Vous avez cherché le plaisir, vous n'avez pas vu la honte. Aujourd'hui, vous êtes ici sous le coup d'une accusation grave ; dans quelques jours vous serez devant les juges : voilà où mène fatalement l'inconduite.

—C'est à la Tour Solférino que vous avez conclu avec M. Hector le marché qui devait lui livrer mademoiselle Georgette ; vous voyez que je suis bien renseigné. Vous avez l'habitude de fréquenter les bals publics ?

—Monsieur le commissaire, répondit la jeune fille, la voix pleine de larmes, il y aura bientôt un an que je suis à Paris et je n'ai jamais mis le pied dans un bal.

—Oh ! je sais bien que vous n'avouerez rien ; cela a été convenu d'avance, vous imitez la dame Paumelle, votre complice. Eh bien, je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, vous aggravez votre situation, votre système ne vaut rien.

—Monsieur le commissaire, dit Georgette en faisant deux pas vers lui, vos paroles viennent de m'apprendre beaucoup de choses que j'ignorais, et je sais enfin pourquoi l'on m'a arrêtée. Messieurs les agents m'ont prise pour Albertine, cette fausse amie qui me voulait tant de mal. Monsieur le commissaire, c'est moi qui suis Georgette.

Cette fois, la douce voix de la jeune fille et le ton de la vérité donné à chaque mot, émurent profondément le magistrat. Toutefois, ne pouvant s'expliquer l'erreur commise par les agents, il doutait encore.

Il se tourna brusquement vers l'inspecteur.

—Vous venez d'entendre ? lui dit-il.

—Oui, monsieur le commissaire, répondit l'agent, qui était lui-même vivement impressionné.

—L'autre jeune fille était bien endormie ?

—Parfaitement.

—Tout cela me paraît bien singulier ; mais la lumière se fera.

S'adressant de nouveau à Georgette, d'une voix beaucoup moins sévère :

—Nous voulons bien croire que vous dites la vérité, lui dit-il ; mais pouvez-vous m'apprendre comment Albertine a été endormie à l'aide du narcotique qui vous est destinée ?

—Je ne saurais vous satisfaire sur ce point, monsieur le commissaire, répondit Georgette. Cependant, si vous le désirez, je vais vous dire ce qui s'est passé dans la maison jusqu'à l'arrivée de messieurs les agents de police.

—Oui, vous pouvez parler.

Alors, aussi brièvement que possible, Georgette raconta les divers incidents du dîner ; comment la Paumelle l'avait enfermée dans une chambre, où elle s'était trouvée en présence de M. Hector, et la lutte assez longue qu'elle avait soutenue contre le misérable.

Le commissaire l'avait écoutée très attentivement.

—A quel moment du dîner vous êtes-vous levée pour prendre le livre ? demanda-t-il.

—La servante venait de servir le café.

—Je commence à comprendre. La dame Paumelle vous a éloignée de la table un instant afin de vider le contenu de cette fiole dans votre tasse. Nous pouvons supposer que dans sa précipitation, elle a versé le narcotique dans la tasse d'Albertine, ou que celle-ci a pris votre tasse au lieu de prendre la sienne. Où demeurez-vous.

—Rue de Meaux, à La Villette.

—Vous avez eu à Paris un autre domicile ?

—Oui, monsieur, rue Berthe,

—N'aviez-vous pas, rue Berthe, quelqu'un qui s'intéressait à vous, un ami dévoué ?

—Oui, monsieur.

—Dites-moi le nom de cet ami.

—M. Jacques Sarrue.

—Avez-vous encore vos parents ?

—Je n'ai plus ni père ni mère.